

Pourquoi lire *Fondation* aujourd'hui ?

Martin Hébert

Number 167, Fall 2012

La science-fiction d'Isaac Asimov

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67705ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hébert, M. (2012). Pourquoi lire *Fondation* aujourd'hui ? *Québec français*, (167), 30–32.

Pourquoi lire *Fondation* aujourd'hui ?

PAR MARTIN HÉBERT*

Le cycle *Fondation* d'Isaac Asimov est sans contredit l'un des monuments de la science-fiction. Il est vrai que cette grande œuvre de *space opera* n'est pas réputée pour sa qualité stylistique. Au contraire, l'écriture en est plutôt élémentaire. Les premiers – et plus importants – romans de cette saga ont été publiés en rafale en 1951 (*Fondation*), 1952 (*Fondation et Empire*) et en 1953 (*Seconde Fondation*). Dans ces ouvrages, Asimov mise généralement davantage sur les péripéties que sur le développement de ses personnages, davantage sur les idées fracassantes que sur les tournures de phrases ou l'innovation dans la forme pour captiver ses lecteurs. En cela, l'œuvre d'Asimov est tout à fait représentative d'une époque qui a néanmoins été qualifiée d'« âge d'or » de la science-fiction littéraire. Nous pourrions même dire qu'il est l'un des meilleurs exemples de la manière d'écrire qui la caractérisait. Les générations qui ont suivi, et en particulier les auteurs de la « nouvelle vague » qui a émergé dans les années 1960, n'ont pas été tendres envers Asimov, Robert A. Heinlein ou Arthur C. Clarke, considérés comme les trois piliers de la science-fiction des années 1950, mais aussi comme des repoussoirs contre lesquels les jeunes auteurs de science-fiction cherchaient à se définir. Asimov avait une écriture simpliste ? Il fallait y répondre par des romans complexes aspirant à l'esthétisme de la littérature « savante ». Les auteurs de l'âge d'or faisaient preuve d'optimisme, ils croyaient que la science aiderait l'humanité à s'affranchir de l'ignorance et de la souffrance ? Il fallait répondre à cette naïveté par des romans explorant des futurs post-apocalyptiques, ravagés par les dérapages des humains et de leurs technologies. En cela, les controverses qui secouaient le monde



de la science-fiction n'étaient guère différentes de celles qui transforment profondément les sociétés du monde à cette époque.

Les attraits de la psychohistoire

Il ne devrait, en fait, pas être surprenant de constater que la science-fiction ait été, dans les années 1960 comme aujourd'hui, un reflet des sociétés dans lesquelles elle est produite. Les conflits entre les générations, les inégalités sociales, les affirmations politiques, les critiques écologistes, féministes, gauchistes, anti-impérialistes et autres ont toutes trouvé leur chemin vers la science-fiction. Mais ce faisant, elles ont aussi grandement coloré notre lecture des œuvres qu'elles ont critiquées. Parfois, comme dans le cas des critiques faites du sexisme ou du militarisme que l'on retrouve dans les romans de Robert A. Heinlein par exemple, un tel désaveu des tropes des années 1950 par les jeunes générations a mis en évidence des discours qui étaient devenus carrément inadmissibles dans une société aspirant au pluralisme et à l'égalité des sexes. Mais dans le cas du cycle *Fondation*, le débat est plus complexe et plus intéressant, surtout lorsqu'il porte sur l'une des créations les plus marquantes d'Asimov : la science de la psychohistoire.

Même s'il existe aujourd'hui à travers le monde plus d'une quinzaine de sociétés scientifiques sérieuses qui se consacrent au développement et à la promotion de la psychohistoire en tant que véritable science sociale, l'intérêt de cette idée asimovienne ne

Trantor par Goutte. Source de l'image : <http://goutte.deviart.com>

réside pas nécessairement dans son application directe. Il se trouve plutôt dans l'usage que nous pouvons en faire pour stimuler des discussions plus larges, peut-être un peu plus philosophiques, sur la nature de la société et de l'histoire. Lorsqu'elle est abordée sous cet angle, la psychohistoire devient un outil pédagogique très intéressant. D'une part, elle nous permet de raviver des questions qui étaient très débattues dans les années 1950 mais qui sont injustement tombées en désuétude dans les sciences sociales, de grandes questions comme l'existence ou non de constantes dans le développement des sociétés humaines, ou encore des questions sur le « sens » du développement historique. De cette manière, lire le cycle *Fondation* peut être aujourd'hui un excellent moyen de nous initier – et d'initier nos étudiants – à une réflexion et à une forme de pensée qui ont marqué la période de l'après-guerre et accompagné la fulgurante poussée technologique qui a culminé avec les premiers pas de l'humanité sur la Lune.

Réciproquement, ceux et celles qui se demandent pourquoi lire Asimov aujourd'hui, et surtout pourquoi le lire dans un contexte d'enseignement de la littérature, pourront considérablement enrichir la lecture du cycle *Fondation* en situant cette dernière dans le contexte des idées relatives à la nature de la société et du développement historique qui étaient en vogue dans les années 1950. Vous vous rappelez des futurs qui étaient imaginés alors ? Michel Saint-Gelais a écrit, il y a quelques années, un livre fascinant à ce sujet, intitulé avec justesse *L'avenir n'est plus ce qu'il était*. Dans cet ouvrage, il nous rappelle les rêves de nourriture en comprimés, les habitats à environnement contrôlé sous dôme géodésique inventés par Buckminster Fuller (dont un exemplaire célèbre se tient toujours sur l'île Notre-Dame à Montréal), de même que les aspirations technocratiques à une gestion de plus

en plus « rationnelle » de la société. La cybernétique, inventée et appliquée à la société par Norbert Wiener à peine quelques années avant la publication de *Fondation*, allait faciliter notre compréhension des faits sociaux et culturels en les réduisant à leur plus simple expression, soit des échanges d'information organisés dans des circuits connaissables, descriptibles, voire prévisibles.

L'un des passages dans lesquels est introduite la psychohistoire dans le roman *Fondation* est une bonne illustration de l'éthos général de l'époque. Harry Seldon, père de la psychohistoire, y fait une démonstration de la puissance de sa méthode : « Seldon tira d'une poche de sa ceinture sa calculatrice portative. On disait qu'il en avait toujours une sous son oreiller en cas d'insomnie. La calculatrice avait à l'usage perdu un peu de son brillant. Les doigts de Seldon, à présent tavelés par l'âge, se mirent à danser le long des rangées et des colonnes de boutons qui garnissaient la surface de l'appareil. Des symboles rouges se mirent à luire sur le tiers supérieur. "Ceci, dit-il, représente la situation actuelle de l'Empire."¹ »

Non seulement la psychohistoire aurait-elle permis de décrire mathématiquement l'état de l'Empire galactique à un moment donné mais, en utilisant les « lois de Seldon » et un grand nombre de constantes connues (telles le pourcentage de chances d'un coup d'État), il aurait été possible de *prédire* le développement historique d'une société sur de très longues périodes. Ce sont, d'ailleurs, ces prédictions faites par Seldon de l'effondrement de l'Empire, d'une période de chaos subséquente, puis de la restauration d'un nouvel ordre galactique qui marqueront la trame du cycle de *Fondation*, qui s'étend sur des millénaires.

Le salut par la science

L'image de Seldon, ce héros scientifique avec une calculatrice usée à la main, renvoie à une perception très répandue dans les années 1950 : cette nouvelle élite de la société qu'Arthur C. Clarke décrivait comme une armée d'ingénieurs avec les cheveux coupés en brosse, en chemise à manches courtes et armés de leur règle à calculer. Pour la science-fiction de l'âge d'or, ces ingénieurs capables de harnacher le pouvoir des sciences pures et appliquées étaient les véritables artisans de l'avenir radieux de l'humanité.

Il va sans dire que ces rêves technocratiques ont eu une résonance particulière au Québec. Le récit que nous faisons de la Révolution tranquille insiste souvent sur les intellectuels et les artistes qui ont contribué à sortir la société québécoise de la Grande noirceur duplessiste et du règne des soutanes. Mais la Révolution tranquille, c'est aussi la période des mégaprojets hydroélectriques, de la « modernisation » de l'État québécois et de l'effondrement (pensait-on) de l'administration clientéliste au profit d'une bureaucratie neutre et organisée rationnellement. Les politologues les plus réputés de la province, comme Léon Dion, s'approprient cette science de la cybernétique pour développer une compréhension de la société québécoise qu'ils voyaient comme rigoureuse et objective².

Le succès mondial que connurent les romans du cycle *Fondation* fit de la psychohistoire une image d'Épinal symbolisant ces



« Seldon tira d'une poche de sa ceinture sa calculatrice portative. On disait qu'il en avait toujours une sous son oreiller en cas d'insomnie. La calculatrice avait à l'usage perdu un peu

de son brillant. Les doigts de Seldon, à présent tavelés par l'âge, se mirent à danser le long des rangées et des colonnes de boutons qui garnissaient la surface de l'appareil. Des symboles rouges se mirent à luire sur le tiers supérieur. "Ceci, dit-il, représente la situation actuelle de l'Empire." »

promesses des sciences sociales à l'ère de la cybernétique. Même le style littéraire d'Asimov, plus tard décrié par la Nouvelle vague comme nous l'avons vu, reflétait cette tendance à l'épuration, cette aspiration à la rigueur mathématique. Parlant à travers un Encyclopédiste, c'est-à-dire l'un des gardiens des méthodes de la psychohistoire, Asimov nous fournit une clé pour comprendre sa vision du langage : « Il existe, figurez-vous, une branche des connaissances humaines qu'on désigne sous le nom de logique symbolique, et qu'on peut fort utilement employer pour débarrasser le langage humain de toutes sortes de scories inutiles qui l'encombrent d'ordinaire³ ».

Dans la version originale du texte, Asimov parle du « bois mort » qui doit être « élagué » du langage humain. Ainsi, ce que les générations subséquentes ont vu comme un manque d'ambition littéraire chez Asimov, ou carrément comme une écriture lamentable de l'auteur, peut aussi être compris comme une correspondance entre la forme et le fond des livres du cycle *Fondation*. Le rêve d'une langue quasi-mathématisée permettant une description scientifique du monde en général et des mondes humains en particulier. À une époque où les secrets de l'atome avaient été percés par la puissance de la méthode scientifique, on aspirait à reproduire ce succès dans la compréhension des affaires humaines.

Bien sûr, les ambitions de la cybernétique, de la psychohistoire et du « positivisme » scientifique en général ne firent pas l'unanimité. Au fil de la saga, même Asimov nuance grandement son optimisme face au pouvoir de la mathématisation des sciences sociales. Il fera, par exemple, intervenir un personnage nommé « la Mule » ou « le Mulet », qui fera dérailler les prévisions de la psychohistoire par ses actions idiosyncratiques dont les répercussions bouleversent l'équilibre galactique. Pourtant, l'auteur demeurera associé à cette vision mécanique de la société, au point où sous la plume de certains chercheurs, le nom d'Asimov deviendra une épithète infamante. Dans un débat qui a lieu dans les pages de la revue *Anthropologie et sociétés* au début des années 1980 autour de l'« anthropomatique » (une autre variante des ambitions de mathématiser la description de la culture), les propos résonnent toujours de l'écho de l'optimisme technologique des décennies précédentes. Cette fois c'est l'informatique, sœur de la cybernétique, qui est l'objet de discussion : « L'informatique est le phénomène de l'heure. Comme d'habitude, on parle de révolution. On a le sentiment qu'un monde ancien s'écroule et qu'un nouveau voit le jour. Il y a gros à parier qu'on a éprouvé des sentiments similaires avec l'électrification, l'apparition du cinéma lors de la Première Guerre mondiale, l'avènement de la radio lors de la Grande Crise, l'arrivée de la télévision, sans parler de la "Révolution Tranquille" et de la supposée Révolution des mœurs.⁴ »

Pour marquer leur désaccord face à un trop grand espoir face aux capacités de l'informatique à révolutionner notre compréhension des sociétés humaines, les auteurs mettent une note de bas de page au titre de leur commentaire, une note expliquant ce qu'est la psychohistoire. Le spectre d'Asimov n'est jamais loin...

Bien sûr, Pierre Maranda, qui a proposé cette notion d'anthropomatique répond en faisant passer Asimov pour un visionnaire, qui aurait vu la fin de l'anthropologie humaniste : « J'aime bien la phrase d'Asimov que Jean-Pierre Garneau et Mark Prentice citent en note à leur titre [...]. Le roman *Fondation* (1951) d'Asimov a donné une dimension macrohistorique à l'ouvrage de N. Wiener, *Cybernétique et société* (1948). La statistique et les modèles probabilistes supplantent ainsi la notion médiévale de "providence". La métaphysique, de théiste, devient quantique.⁵ »

Pour aérer notre vision de l'avenir

Peut-être Asimov n'a-t-il pas toujours été cité aussi explicitement dans les débats en sciences sociales au Québec, mais cet échange montre à quel point son cycle *Fondation* s'est inséré intimement dans la pensée de toute une époque. Relire Asimov aujourd'hui nous ouvre une fenêtre, fort agréable et divertissante par ailleurs, sur une manière de voir l'histoire, la société et la culture qui a profondément marqué la seconde moitié du XX^e siècle. Encore plus, les multiples péripéties qui secoueront les colonies humaines de la Voie Lactée pendant les quelque 30 000 ans sur lesquels s'étend la saga d'Isaac Asimov soulèveront, successivement, à peu près toutes les questions philosophiques fondamentales qu'implique la notion même d'une science comme la psychohistoire, et ce sans douleur !

Les livres d'aventures galactiques d'Asimov ne nécessitent pas une lecture aussi analytique pour être appréciés. Mais de savoir qu'à travers eux résonnent les espoirs de toute une époque, des espoirs dans le pouvoir de la science et de la technologie, deviendra une manière de mieux les apprécier pour une génération qui a appris à être sceptique d'emblée devant les développements technologiques, qui a appris à penser que l'imprévisible est la règle plutôt que l'exception lorsque l'on parle des sociétés humaines et, surtout, une génération qui est beaucoup plus pessimiste face au futur que ne l'était celle d'Asimov. Non, l'avenir n'est plus ce qu'il était, mais nous replonger dans l'optimisme de l'âge d'or de la science-fiction peut néanmoins nous permettre de prendre une vacance rafraîchissante de notre condition d'habitants du futur. □

* Professeur d'anthropologie à l'Université Laval et écrivain

Notes

- 1 Isaac Asimov, *Fondation*, Paris, Denoël, 2006 [1951], p.34-35.
- 2 Pour un exemple un peu plus tardif, mais très clair de cette tendance, voir Léon Dion, *Société et politique : la vie des groupes. Tome I. Fondements de la société libérale*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1972.
- 3 Isaac Asimov, *Fondation*, *op.cit.*, p. 115.
- 4 Jean-Pierre Garneau et Mark Prentice, « L'anthropologie, ou quand la science-fiction se prend pour la réalité : réponse à Pierre Maranda » *Anthropologie et sociétés*, 1984, vol. 8, n° 2, p. 233.
- 5 Pierre Maranda, « Anthropomatique : quand la réalité se fait fiction pour ne pas effaroucher » *Anthropologie et sociétés*, 1984, vol. 8, n° 2, p. 236.